

Synchronies et agencements synergiques urbains temporaires
Première approche des formes et figures émergentes d'un métabolisme collectif

**in D'Arienzo R., Younes C., *Synergies urbaines*,
Genève, Métis Press, pp.89-121**

Luc Gwiazdzinski

*Si nous ne changeons pas notre façon de penser,
nous ne serons pas capables de résoudre les problèmes
que nous créons avec nos modes actuels de pensée.*
Albert Einstein

L'hypothèse de travail « écosophique » (Naess 2008) proposée est que la *synergie*, définie comme « un effet de complémentarité - éminemment créatif - entre plusieurs systèmes, organismes, entités agissant ensemble, et dont le résultat serait supérieur à la somme des résultats que les mêmes systèmes, organismes, entités produiraient en agissant séparément » serait « la véritable ressource à détecter et réactiver au sein des systèmes urbains contemporains ». Le concept serait une clé de « lecture, d'interprétation et d'actions pertinentes et déterminantes » (D'Arienzo, Younès 2017).

La découverte et l'activation de synergies, à travers des opérations de coopération, de coordination et de « reliance » (Morin 2004), ferait des villes des entités « capables de proposer des conditions durables d'habitabilité au sein d'instabilités, déséquilibres et incertitudes récurrentes » (D'Arienzo, Younès 2017). La synergie serait à la fois une clé d'entrée possible pour l'analyse des phénomènes en cours et une *ressource* en elle-même pour les villes contemporaines - au triple sens de « possibilité d'action », de « moyen matériels, produits, dont un pays, une région peuvent disposer dans un domaine », mais aussi « des moyens et possibilités qu'offre quelque chose »¹. Mieux, le terme même de *synergie* permettrait une « inversion du regard capable d'amener vers l'anticipation, et donc l'annulation et la disparition, du rémanent, du déchet, de l'oublié » (D'Arienzo, Younès 2017).

Nous acceptons la stimulante invitation à une réflexion pluridisciplinaire sur nos milieux contemporains, sur leurs métamorphoses et leurs projets, qui permette de repérer les entrelacements de disciplines, savoirs, théories, méthodologies et pratiques et qui ouvre le champ des possibles en termes de lecture, d'interprétation et d'expérimentations, loin des certitudes de la modernité, avec la politique comme « composante essentielle des milieux humains et de leurs architectures » (Younès, Goetz 2010).

Nous emboîtons le pas du philosophe Edgar Morin quand il nous propose d'aborder les phénomènes humains « en prenant en compte les interactions et les phénomènes d'émergence » (Morin, 2004) et tentons, après lui, une première approche des synchronies et agencements synergiques urbains temporaires, sûrs que seules des « pensées incertaines de leur puissance, des pensées du tremblement où jouent la peur, l'irrésolu, la crainte, le doute, l'ambiguïté saisissent mieux les bouleversements en cours » (Glissant 2005).

Invitation à la réflexion

Nous proposons de repérer des *signaux faibles*, d'identifier et d'étudier quelques figures émergentes de ces *synergies urbaines* qui donnent peut-être à voir les modes d'habiter de demain.

Stimulation en phase. L'approche en termes de *synergie* paraît en phase avec les mutations et cours et avec les préoccupations de nos disciplines intéressées par la société et les territoires. La réflexion s'engage à un moment où les villes sont effectivement au cœur des débats, à la fois lieux d'habitation d'une majorité de la population mondiale et entités qui s'affirment de plus en plus face aux Etats (Wachter 2000 ; Le Gales 2003). Elle s'inscrit dans une approche systémique de la ville et des milieux et dans une dynamique des systèmes (Forrester 1984) qui s'appuient sur quatre concepts de base - le système, la complexité, la globalité et l'interaction - et dans lesquelles l'environnement n'est plus un décor et l'homme un être à part, mais où les liens et les « interactions » (Goffman 1974) entre les hommes et avec le milieu (géographique, topographique, climatique, historique et social) sont essentiels. L'approche est relativement familière en géographie et dans le champ des études urbaines où la ville est souvent abordée comme un « système complexe » (Pumain, Sanders, Saint-Julien 1989), lieu de maximisation des interactions (Claval et Claval 1981).

Ce renversement de la perspective anthropocentriste interpelle le géographe qui s'intéresse depuis longtemps à l'*habiter*, « mode de connaissance du monde et type de relations affectives loin d'une approche abstraite ou technocratique de l'espace » (Dardel 1952), et à l'*œcoumène* qui désigne l'ensemble des terres « anthropisées ». La proposition peut mettre en mouvement les habitants de l'*Anthropocène*² qui savent que « l'inhabitabilité menaçante du non monde [...] n'est pas un épouvantail » (Younès, Goetz 2010), et qu'il faut notamment « concilier une empreinte écologique radicalement réduite avec la pluralité actuelle de nos sociétés et de leur tissu économique » (Bourg, Arnsperger 2017).

Actualité et attentes. La réflexion se déploie effectivement à un moment particulier de l'histoire de nos sociétés où, autour de nous, personne ne croit plus en la toute puissance de la politique, de la science, de la raison, de la technique, du progrès et aux lendemains qui chantent. Elle surgit dans une période où sont posées les questions de *l'être ensemble* et du collectif dans une *société liquide* (Bauman 2000), où tout est mobile, fluctuant et affaire individuelle, et dans un *présent liquide*, axé sur le culte de l'éphémère et des projets à court terme. Elle intéresse celles et ceux qui ont pris conscience des changements de rythme dans nos vies et dans nos villes, du *big-bang* des organisations, des temps sociaux et des territoires, et s'inquiètent des risques de désynchronisation des tensions, conflits et inégalités qui apparaissent entre individus, groupes et organisations de nos villes « polychroniques ». Elle perturbe celles et ceux qui s'interrogent naturellement sur les lieux et les moments communs possibles pour *faire ville* ou *faire société*, et qui cherchent d'autres mots pour lire et écrire la complexité des mondes en mouvement (Drevon, Gwiazdzinski, Klein 2017).

Elle fait irruption à une époque où l'urbanisme éprouve de grandes difficultés pour répondre à une demande sociale et politique en faveur d'une ville plus écologique, à « l'insatisfaction profonde de la société pour son cadre de vie » (Berdoulay, Soubeyran 2002). Elle émerge à un moment où la crise de l'environnement a provoqué, en aménagement, une montée en charge du sujet des risques et de l'incertitude (Chalas, Soubeyran 2009 ; Castel 2009), et pose la question de la gouvernance dans un « monde incertain » (Callon, Lascoumes, Barthe 2001).

La stimulante invitation à la recherche n'est pas sans difficultés. La première est que la ville est plurielle et multiple : il n'y pas une ville mais des villes. C'est un système complexe, « ensemble d'éléments en interaction dynamique, organisés en fonction d'un but » (Rosnay 1975), dont on ne sait pas très bien décrire, comprendre, prédire ou maîtriser le comportement global par la connaissance, même fine, des éléments le constituant et de leurs interactions. Elle émerge, alors que depuis des années « la ville est partout et partout en crise » (Ramonet, Decornoy, Brie 1991). A la fois lieu d'interaction et de séparation, la ville est un système paradoxal qui n'apparaît pas toujours de manière évidente comme le lieu naturel des synergies - sauf à dire que tout est ville -, et n'a peut-être plus toutes les *vertus de reliance* supposées. Dans les villes contemporaines, les *antagonismes* - l'opposé des *synergies* - ne manquent pas. Mieux, ils sont souvent considérés comme intrinsèques aux rassemblements humains, dans une compétition pour la « lutte des places » (Blondel, Gaulejac, Taboada-Leonetti 1984), la répartition dans l'espace des communautés et des classes sociales (Park, Burgess, McKenzie 1984) et les dynamiques urbaines. Enfin, la définition de la synergie comme « effet de complémentarité... éminemment créatif » renvoie aux notions de « classe créative » (Florida 2002) et de « ville créative » (Landry, Bianchini 1995 ; Vivant 2009), souvent critiquées mais qui séduisent pourtant bon nombre d'acteurs comme nouvelle ressource urbaine.

Proposition chronotopique. Notre proposition est d'explorer la notion de *synergie* comme clé de lecture et d'écriture des mondes urbains, comme nouveau regard mobilisateur et ressource mobilisable dans la production de la ville, en s'intéressant plus particulièrement aux temps, espaces, agencements, esthétiques ou modes de gouvernance, comme figures émergentes et signaux faibles et comme leviers pour une habitabilité durable.

La ville étant un espace où la configuration spatiale et le déroulé temporel sont impliqués (La Rocca 2012), cette recherche s'inscrit nécessairement dans une approche « chronotopique » (Drevon, Gwiazdzinski, Klein 2017) de la ville, où le « chronotope » est défini comme « lieu de confluence de la dimension spatiale et de la dimension temporelle » (Gwiazdzinski 2009). Compétence de tout le monde et de personne, nécessitant une transdisciplinarité sensible et humaine, cette approche permet de lire et d'interpréter les mutations en cours, de repérer les synergies, entrelacements, nouages, collaborations ou agencements permanents ou temporaires. La réflexion démarre à un moment où les problématiques majeures et incontournables du réchauffement climatique et de l'épuisement des ressources non renouvelables vont accentuer la nécessité de trouver un nouveau partage pour « habiter le monde » (Dardel 1952) et bien vivre ensemble ; un « *buen vivir* » qui pose les bases d'une relation harmonieuse entre l'homme et la nature, en rupture avec la dégradation engendrée par le modèle économique fondé sur la consommation et la croissance, et qui imagine une démocratie inclusive d'un type nouveau, qui prenne en compte les générations futures, les femmes, les immigrés, et les habitants des quartiers populaires (Acosta 2014).

A partir d'observations à différentes échelles et dans différentes situations, nous adopterons un autre regard pour repérer ces signaux faibles et ces nouvelles formes d'*émergences synergiques* », capables « d'amener à la formulation d'un véritable métabolisme collectif à repenser, ménager, projeter » (D'Arienzo, Younès 2017), avant de tenter une montée en généralité, de mesurer les potentiels et les risques.

Emergence de figures, de nouages et agencements synergiques temporaires

Avant de démarrer un premier travail de repérage des formes et des figures, nouages et agencements synergiques d'un métabolisme collectif, il nous faut d'abord préciser le concept même de *synergie* et rappeler le contexte favorable dans lequel il s'inscrit.

Définition positive et adaptée. Le terme « synergie » qualifie plutôt positivement les processus. Dans différentes disciplines, la synergie est souvent décrite comme un effet favorable produit à travers le concours de plusieurs efforts perpétrés par des organisations et agents divers. Dans le langage commun, on a l'habitude de le résumer par la formule « un plus un est égal à trois ». En économie, la notion de synergie découle d'une amélioration de l'organisation d'un groupe. Elle résulte souvent d'une mise en commun des ressources et des besoins. Elle serait un comportement dont ferait preuve un système (Buckminster Fuller 1969), mais aucunement annoncé par les comportements individuels de ses parties ou de ses sous-ensembles, laissant une part au hasard.

En ce sens, elle s'inscrit dans les schémas d'*auto-organisation* à l'œuvre dans la ville, système dynamique, en interaction avec son environnement, où les microdécisions des acteurs, amplifiées ou amorties, se conjuguent et se contrarient pour produire le changement urbain, dans le temps et dans l'espace (Pumain, Sanders, Saint-Julien 1989). Elle renvoie également à des notions telle l'*émergence* dans l'étude des systèmes complexes qui permet de mieux appréhender l'apparition de comportements collectifs globaux dans les systèmes composés d'un grand nombre de constituants en interaction, comme les systèmes urbains.

Contexte favorable. Notre proposition arrive dans un contexte favorable à de nouvelles *émergences* et *synergies*.

- *Tournants en sciences sociales.* Elle émerge alors que l'on assiste à plusieurs « tournants » des sciences sociales vers « l'émotion » (*emotional turn*), les « affects » (Lordon 2013), l'éprouvé et l'expérience. Elle apparaît à un moment où « l'interactionnisme », ce courant de pensée de la sociologie qui analyse la société comme le résultat de l'interaction entre les individus qui la composent, semble revenir en force, en même temps que les méthodes qui s'appuient sur des observations personnelles et directes menées sur le terrain, en immersion, dans la suite des travaux de l'Ecole de Chicago, des réflexions sur les « rites d'interaction » en public (Goffman 1974) et de « l'exploration urbaine » de Ulf Hannerz (1983).

- *Mode de l'immersion in vivo et in situ.* Les protocoles d'immersion et de parcours de certains artistes urbains rejoignent une mode actuelle de l'expérience corporelle et de l'immersion sur le *terrain* dans les sciences sociales, le journalisme ou la politique. Les pratiques artistiques croisent d'autres démarches et tendances émergentes qui mélangent partage, pratiques collaboratives et participation (Jaglin 2005), entre « esthétisation » (Lipovetsky, Serroy 2013) de l'ordinaire et des quotidiens urbains et enchantement extra-ordinaire. Dans tous les domaines, dans tous les secteurs, on voit émerger des acteurs, des individus qui, au cœur ou en marge de leurs institutions, prennent des postures ou développent des initiatives différentes, où l'événement, le faire et l'éprouver ensemble, le ludique et l'expérimentation *in situ* sont centraux. C'est le cas de collectifs d'architectes, d'urbanistes ou paysagistes qui suivent des voies parallèles. Dans cette nébuleuse qui investit et recompose l'espace public, on retrouve également les acteurs des nouvelles pratiques sportives, comme le *parkour* ou *art du déplacement*, les explorateurs urbains, les amateurs de *flash mob*, mais également des chorégraphes, des marcheurs, soit autant de « marginaux sécants »,

souvent militants, qui savent prendre les habits de circonstance (Gwiazdzinski 2014, 2016).

- *Faire soi-même*. La réflexion sur les synergies urbaines arrive également à un moment où les figures de « l'innovation ordinaire » (Alter 2013) et de l'ingéniosité quotidienne laissent une grande place à « l'amateur » (Keen 2008) et au bricoleur, celui qui s'arrange avec les « moyens du bord » (Lévi-Strauss 1962), à son niveau et localement. On redécouvre la riche *expertise quotidienne* qui peut exister chez chaque individu, détenteur de savoirs et de compétences distincts de l'expertise des élites (Sennet 2010). De nouvelles solutions s'élaborent qui font appel au bricolage, aux « ruses » (Certeau 1980) et permettent à chacun de se soustraire en silence à la conformation. Les « makers » (Anderson 2012), le « *do it yourself* » (Hein 2012) entrent en résonance avec le mouvement de décentralisation, de montée des pouvoirs locaux et d'« *empowerment* », cette « pratique émancipatrice » (Bacque, Biewener 2016), octroi de pouvoir supplémentaire aux individus ou aux groupes pour agir sur les conditions sociales, économiques, politiques ou écologiques qu'ils subissent.

- *Coopérations, partages et communs*. Dans cette société complexe, les alliances, partages et collaborations se multiplient, encouragés par le déploiement des technologies de l'information : coconception, coconstruction, codéveloppement, cohabitation ou covoiturage. « Partout on loue l'échange et la coopération entre les parties prenantes, loin des frontières institutionnelles » et l'émergence de nouveaux *communs* (Gwiazdzinski 2015). On relit et on met en pratique les travaux d'Elinor Ostrom (1990) sur l'organisation des « ressources en *pool* commun » et plus largement, sur les vertus de la *self-governance* et des systèmes polycentriques, qui montrent que le marché et l'État ne sont pas les seules formes possibles d'organisation. Certains (Harvey 2012) parlent plus largement de rapports sociaux malléables et instables liés à un environnement physique et historique déjà existant ou à créer (Dellenbaugh *et al.* 2015).

- *Attraction pour la vie quotidienne*. On assiste également à un retour d'intérêt pour l'approche des « quotidiens urbains » (Paquot 2001), échelle et dimension déjà explorée il y a un demi-siècle (Certeau 1980 ; Lefebvre 1961). On encense cette *vie quotidienne* et l'on met en avant une approche sensible et humaine dans une logique d'*innovation ascendante* ou d'*innovation par les usages* (Von Hippel 2005), un processus qui valorise la place et le pouvoir des usagers dans le couple qu'ils forment avec les concepteurs des centres de recherche et les acteurs de la fabrique territoriale : élus, urbanistes, aménageurs, usagers et citoyens. Dans ce cadre, les mécanismes de coconstruction de la connaissance qui émergent, entre recherche et acteurs locaux, dans une logique de *plateforme d'innovation ouverte*, de *clusters* dans le sens défini par Michaël Porter (2005) ou d'*écosystème*, sont centraux.

- *Développement des TIC et ville intelligente*. Le développement des technologies de l'information et de la communication (TIC) permet une connexion en continu, partout et en tout lieu, qui autorise le dialogue direct entre des individus, des groupes et des territoires d'un bout de la planète à l'autre, court-circuitant les hiérarchies et le rapport local, international, ici et ailleurs.

- *Déploiement d'une pensée design*. Le design, « partie du processus comprise entre la problématique et les résultats » (Raynaud, Wolff 2009), fait partie de ce mouvement de fond avec des valeurs et des projets qui surgissent désormais de mille façons, portés par des acteurs multiples, dans divers lieux. Le design des politiques publiques (Gwiazdzinski 2015), qui intervient souvent sur des objets organisationnels et urbanistiques particuliers, entre également dans cette mouvance et crée un contexte favorable.

Processus, formes et figures temporaires et éclatées d'un métabolisme collectif

Une approche chronotopique et multiscale des systèmes urbains doit permettre de repérer des opérations de *reliance*, de coordination et de coopération, de synergie par la rencontre, par le faire mais également par l'affect et l'émotion sous forme « d'entrelacements, de nouages, de collaborations, mais aussi de complémentarités et de coévolutions » (D'Arienzo, Younès 2017) susceptibles de faire émerger un *métabolisme collectif*. Le concept central de *reliance*, défini comme un « besoin psychosocial [...] en réponse à l'isolement » (Clausse 1963), repris par Marcel Bolle de Bal (2003) puis Edgar Morin (2004) comme « création de liens entre des acteurs sociaux séparés, dont l'un au moins est une personne », ajoute à la connexion le sens, la finalité et l'insertion dans un système. « Relié » est passif, « reliant » est participant et « *reliance* » est activant et multidimensionnel (Morin 2004) : à soi, aux autres, au monde et à l'espèce humaine. Sur ce principe, on peut commencer à identifier quelques processus, formes et figures émergents à l'œuvre dans les systèmes urbains complexes.

Hybridation et hors les murs. Le métissage, la multiappartenance, l'hybridation des espaces, des temps et des pratiques deviennent des figures courantes du monde contemporain (Gwiazdzinski 2012, 2016). Dans la « société d'archipel » (Viard 1994), l'individu mobile habite de manière « polytopique » (Stock 2006) dans une ville *polychronique* (Mückenberger, Boulin 2002), et les nouveaux espaces qu'il produit définissent de nouvelles « hétérotopies » (Foucault 1984) qui hébergent de nouveaux « imaginaires » (Wunenburger 2006). Pour les individus, les objets nomades mobiles ont bouleversé le rapport aux espaces et aux temps en les déspecialisant et en facilitant la multifonctionnalité et l'hybridation (Gwiazdzinski 2016) des espaces et des temps des métropoles. Les frontières entre le temps de travail et le temps de loisirs s'effacent pour le meilleur et pour le pire. Le temps du voyage devient parfois un temps de travail. L'appartement se fait hôtel, la ville devient station touristique et la station touristique s'urbanise. On distingue de moins en moins la résidence secondaire de l'habitation principale. Le camping est habité à l'année et pour quelques heures, certains musées deviennent discothèques. Pour quelques semaines, la voie sur berge se transforme en plage temporaire et la place de la mairie en patinoire. Sur les marges, les délaissés urbains produits par la ville postmoderne sont investis par les exclus qui font mentir l'hypothèse des « non-lieux » de Marc Augé (1992). Mode ou ardente nécessité, la survie de nombre d'institutions (culturelles, économiques, sociales...) passe par une triple dynamique : *in situ*, expérientielle et hors - hors les murs, hors soi, hors piste et hors les temps sociaux classiques (vacances, nuit, week-end...) ; ce qui participe de l'émergence du tiers.

Logique du tiers et tiers-lieux. Face à la fonctionnalité et à la spécialisation stérilisante des espaces et des temps, des *tiers-lieux* (Oldenburg 1989, Burret 2015) et des *tiers-temps* émergent, aux usages et interactions intensifiées et multiscales, comme nouveaux *lieux transactionnels* et dialogiques temporaires, *hétérotopies*, nouvelles configurations *conviviales* au sens d'Ivan Illich (1975), renforçant l'autonomie de chacun et permettant d'accroître le champ d'action de chacun sur le réel, voire de constituer un « bien commun » (Burret et Duriaux 2013), un bien partagé par les membres d'une même communauté, au sens spirituel et moral du mot « bien » et au sens matériel et pratique. A une échelle micro, ils réinventent la fonction même de la ville comme lieu de maximisation des interactions, lieu de croisements, de frottements et de synergies en multipliant les usages et les fonctions : cafés transformés en bibliothèques, laverie automatique associant un café, pépinières assurant le mélange entre

entrepreneurs et artistes, crèches installée dans les gares, mais aussi toitures transformées en jardins ou écomusées habités.

Plus largement, le *tiers* permet d'échapper au dualisme, d'interroger les médiations et ses figures positives possibles : intermédiaire, médiateur, arbitre, intercesseur, passeur. A la fois différentiel et opérateur de changement, le *tiers* est un lieu, un temps et une posture intéressante pour explorer les synergies et l'entre-deux dans lequel se renégocient les relations entre l'un et l'autre, et d'où peuvent émerger des configurations nouvelles ainsi que des synthèses inédites (Dahan-Gaida 2007). La mécanique des tiers-lieux - et de leurs vertus supposées - est déclinée à travers l'organisation d'espaces de *coworking*, de *fablab* et autres *hackerspace*, où l'on cherche à développer les échanges, les croisements et les synergies.

Nouvelles synchronisations événementielles. Face à l'éclatement des temps et à la fin des grands rythmes sociaux, seule la multiplication d'événements réguliers ou non, concerts, manifestations sportives ou festivals, semble permettre à tout ou partie d'une ville de se retrouver, de *faire famille* ou *territoire* et de maintenir une illusion de lien social. Depuis une vingtaine d'années, le nombre d'événements festifs urbains augmente ; les villes se donnent en spectacle. La *ville événementielle* (Gravari-Barbas 2009), éphémère et festive, triomphe et se déploie dans les rues et sur les places : *Nuits blanches*, *Marchés de Noël*, *Plages d'été*, *Fête des voisins*, *Fête de la musique*, *Fête du cinéma*, « *Nuit des musées* (Munich...) comme autant de logos, labels, organisations, et matériels.

Le mouvement semble s'accélérer, se généraliser dans le cadre de la « société du spectacle » (Debord 1967), de la « mise en tourisme » de nos territoires avec des objectifs politiques, économiques et sociétaux entrecroisés. Les calendriers de nos « saisons urbaines » se noircissent d'événements - définis comme « ce qui se produit » -, fêtes et festivals, nouveaux rites qui célèbrent à la fois la mémoire, l'identité et l'appartenance renouvelée à la ville (Gwiazdzinski 2009). Le phénomène de patrimonialisation de l'espace touche désormais les temps et périodes de l'année, de la semaine ou de la journée. Hiver, été, nuit, soirées et bientôt matins, *midi-deux* et *cinq à sept* sont identifiés, séparés et « designés » sous forme d'événements festifs particuliers par les collectivités locales et les entreprises, dans une logique de cohésion sociale et de développement.

Actions citoyennes et communs urbains. En réponse à des enjeux de transition écologique, énergétique, économique, citoyenne et sociétale souvent insuffisamment pris en compte par les institutions « à bout de souffle » (Frérot 2016), et en partie grâce au déploiement du numérique, des initiatives citoyennes, formes « d'utopies du commun et du faire » (Gwiazdzinski 2016), émergent sous des formes variées, dans des secteurs différents (économie circulaire, habitat participatif, monnaies locales, permaculture...), sous des formes et avec des statuts très divers (SCOP, autoentreprenariat, association...) et dans une logique d'organisation et d'action collective qui renvoie aux démarches collaboratives, au partage, à la participation et à l'*empowerment* comme capacité d'agir.

Les *communs urbains* se déploient autour de trois concepts principaux : les ressources communes entendues comme objets, espaces matériels et immatériels, indépendamment de leur appartenance publique ou privée ; les pratiques de mise en commun ; les communautés impliquées dans la création et la reproduction des biens communs (Festa 2017), biens soustraits à l'appropriation du marché et accessibles. Depuis quelques années, de nouvelles formes d'organisation émergent, inspirées par la *révolution des communs* (Dardot, Laval 2014), par l'idée d'*assemblée des communs* et les progrès du *peer-to-peer*, considéré comme un nouveau modèle de relations humaines. Des *chartes des communs urbains* - mécanismes

juridiques établis par les communautés en vue de permettre et d'organiser la pratique - s'élaborent³ et font de nombreux sites des laboratoires de gouvernance des communs.

Communs oppositionnels et utopies concrètes

Depuis quelques années, on a pu repérer, dans les rues et sur les places des villes d'ici et d'ailleurs, l'émergence de nouvelles formes de mobilisation et d'occupation temporaire des espaces publics, à la fois territoire et scène de résistances et d'alternatives.

- *Occupation de places.* On identifie, en premier lieu, les mouvements de contestation de l'appropriation privée et étatique et, plus particulièrement, le mouvement d'occupation des places à travers le monde, très bien relayé par les réseaux sociaux et les médias : *Occupy Wall Street*, les *Indignados* espagnols en 2011, Athènes ou le *Printemps érable* du Québec. On pense également à l'occupation de places du *Printemps arabe* dès 2010 en Tunisie, en Egypte, en Lybie, à la *Révolution ukrainienne* sur la place de l'Indépendance, à celles de la place Taksim à Istanbul en 2013 ou de la *Révolution des parapluies*. Pour certains (Harvey 2012), elles seraient la marque d'une revendication toujours renouvelée au droit à la ville.

- *Zones à défendre.* Au cours des dernières années on a également vu émerger des formes d'occupation et de résistance territorialisées, face à des projets d'aménagement, sous la forme de zones à défendre (ZAD) : projet d'aéroport à Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique), barrage de Sivens (Tarn), ferme des 1 000 vaches à Ducrat (Somme), Center Parcs de Roybon (Isère) ou le Grand Stade à Lyon. Autonomes, rêvant à voix haute d'autonomie durable, des militants occupent les sites, vivent sur place dans des bâtiments existants ou dans des habitats précaires. Ils peuvent s'installer dans la durée mais circulent également d'une ZAD à l'autre, en fonction des besoins. Dans ces campements autogérés on « glocalise » en bricolant, en cultivant quelques légumes, en montant des spectacles, mais aussi en débattant tout le temps d'ici et d'ailleurs, du local et du global. Sous une autre forme, l'installation de collectifs au sein des camps de migrants, comme dans la *jungle de Calais* en février 2016, peut être associée à ces modes de résistance et d'occupation internationalisées, où militants, associatifs, migrants et artistes se mêlent et s'entremêlent.

- *Occupation d'immeubles.* On ne peut oublier les occupations pour des questions d'urgence, les *squats* qui participent également à un modèle d'économie alternative et mettent en pratique l'idée de refus de la propriété privée et de partage des ressources, pour se réapproprier son temps de vie. Les militants expérimentent des formes d'organisation sociale basées sur des valeurs d'usage pour le bien commun, et cherchent à promouvoir des alternatives culturelles et politiques par le biais de l'autogestion.

- *Appropriations citoyennes et guérillas potagères.* A une autre échelle encore, on a vu se développer les actes de *guerilla gardening* (guérilla jardinière ou potagère en français), mouvements de réappropriation d'espaces délaissés au profit d'une émergence végétale. On découvre ces actes de résistance pirate et potagère, ces formes d'occupation souvent portées par la « génération végétale » (Bastien *et al.* 2013) sur différents sites, où des collectifs installent jardins, poulaillers et baraquements sur des espaces appartenant aux pouvoirs publics, avec des objectifs larges mais ciblés : se battre contre la privatisation ou le délaissement des terres, retrouver le contact avec la terre ou les gestes du jardinage, se faire plaisir, rencontrer ses voisins de manière conviviale, expérimenter l'agriculture urbaine ou faire du *street art* végétal.

Interventions géo-artistiques. On assiste à l'émergence d'autres types de synchronies spatio-temporelles et agencements synergiques urbains temporaires. Toujours dans l'espace public,

des « géoartistes » (Gwiazdzinski 2006, 2016) aux parcours croisés et aux formations différentes (designers, scénographes, artistes de rue, danseurs-chorégraphes, artistes lumière, plasticiens contextuels, architectes, urbanistes, géographes...) développent des actions artistiques et citoyennes. Leurs performances et interventions multiscales s'invitent dans les complexités métropolitaines fractales. L'événement tisse des liens, il enchante le quotidien, transfigure le réel et humanise l'espace public pour un temps limité, sans le blesser grâce à des dispositifs légers. Ils participent de la *ville foraine*⁴, une ville *expérientielle*, entre enchantement des sens et arnaque consentie qui nous capture dans un présent émotionnel. Ils sculptent de nouveaux rythmes, inventent de nouveaux lieux, remplissent les blancs, métamorphosent les espaces et les temps des territoires. L'intervention invente des collectifs là où régnait l'anonymat et dessine les contours d'une *géographie situationnelle*. Les *géoartistes*, qui ont la ville et l'espace public comme support et comme scène, construisent des *situations*, créent des spatialités et territorialités artistiques, organisent des agencements et « zones autonomes temporaires » (Bey 1997). Avec ces protocoles, dispositifs, événements, interventions artistiques, ils fabriquent des décalages qui perturbent ou incitent à changer de regard ou d'usage, et forment des *communautés d'expérience* (Dewey 1980).

Ces acteurs et citoyens ne sont pas les seuls à la manœuvre sur l'espace public et dans « l'éprouver ». Ils ne sont pas les seuls à fonctionner selon les principes de la « machine de guerre » (Deleuze, Guattari 1980) et à tenter de reconquérir un territoire de liberté. Leurs démarches sont en résonance avec une mode actuelle qui valorise l'expérience corporelle et le sensible. Partout dans les villes, des habitants posent des actes dans l'espace public. Ils préfèrent intervenir que participer. A l'exemple d'organisations comme la 27^e Région, ils préfèrent les *do-tank* aux *think tank*. Les dispositifs, les protocoles et les vocabulaires s'hybrident. Des journalistes et des romanciers s'installent en résidence dans les territoires. Des nouvelles activités sportives, culturelles, ludiques, comme le *parkour* (ou *art du déplacement*) ou l'exploration urbaine, s'approprient temporairement l'espace public.

Fabriques et plateformes d'innovation. Dans cette société urbaine plus complexe, la tendance est aux alliances et aux collaborations. L'interculturalité est une nouvelle posture et une impérieuse nécessité. La ville est au cœur de ces mutations, qui convoquent le sensible et l'éphémère et obligent à imaginer d'autres formes d'intelligence collective autour de *plateformes d'innovation ouvertes*, de dispositifs hybrides et collaboratifs, de *fabriques* portées par les pouvoirs publics, comme *Ville de demain*⁵ à Grenoble ou des démarches comme *Réinventer Paris* (appel à projets urbains innovants), qui a pour ambition de « renouveler notre manière de fabriquer la Ville par la mobilisation extraordinaire d'équipes pluridisciplinaires et la mise en valeur des usages »⁶. Les universités déploient également de nouveaux dispositifs sous forme de recherche-action ou de démarches pédagogiques innovantes dans une logique de « territoire apprenant ».

Points communs. On peut repérer un certain nombre de points communs dans le cadre de ces *agencements synergiques urbains temporaires*.

- *Partage et ingéniosité.* Les acteurs de ces agencements *synergiques* temporaires ont souvent en commun le *faire* en lien avec la culture *do it yourself* (Hein 2012), l'économie du partage ou collaborative. Ils s'inscrivent dans une démarche d'innovation ordinaire. Le modeste, le frugal, l'art de concevoir des solutions ingénieuses, art de faire plus avec moins dans des conditions difficiles (Radjou, Prabhu, Ahuja 2012), sont souvent mis en avant et en action.
- *Esthétique particulière.* Ces évolutions murissent dans une esthétique particulière marquée par le recyclage, le modeste et le frugal. Dans les occupations ou aux alentours, entre mobilier de récupération et disco-soupe, une esthétique de la bricole,

du temporaire et du fragile s'impose. Les palettes se mélangent aux tentes, aux bâches, équipements de camping et camions. Sur les places comme dans les squats ou dans les champs se déploient abris précaires, tentes, bâches, mais aussi graffitis. Cette esthétique participe sans doute au sentiment d'appartenance, voire à l'émergence d'une *citoyenneté visuelle* (Morgan 2005), qui aident à définir l'identité d'une communauté. Ces contributions visuelles, narratives, ou spectaculaires contribuent également à une « refabulation » (Roberts 2013) des espaces et des dynamiques territoriales.

- *Néosituationnisme*. Des dizaines d'années après Guy Debord, cette construction de *situations*, dans leurs dimensions à la fois spatiale, temporelle et sociale participe d'un néosituationnisme. « S'il n'est pas certain que ces acteurs "changent le monde", ils "bouleversent la vie quotidienne" et changent déjà la ville et le regard que l'on peut porter sur elle. » (Gwiadzinski 2016).
- *Incertitude*. Dans l'introduction à cet ouvrage, les écosystèmes urbains sont présentés comme des entités capables de proposer des conditions durables d'habitabilité au sein d'instabilités, mais aussi comme étant caractérisés par des déséquilibres et des incertitudes récurrentes. Les premiers exemples repérés montrent que l'on n'est jamais sûr de produire des effets et structures identiques, même si les conditions initiales sont semblables. Elles permettent d'intégrer la liberté de choix des acteurs, et les multiples bifurcations possibles. Enfin, on agit dans des systèmes ouverts où les agencements sont bien en relation avec d'autres dynamiques à l'œuvre à différentes échelles.

Vers une ville intermittente, adaptable et réversible

On a repéré l'émergence d'organisations spatio-temporelles où les notions de polychronie et d'intermittence sont essentielles. Les réseaux sociaux et la toile, alliés aux processus de mobilisation et de coopération permettent de court-circuiter les hiérarchies pour faire émerger des lieux et des moments à haute densité d'interrelations multiscalaires, statiques ou mobiles. Nous avons découvert et exploré les dimensions spatiales et temporelles de quelques figures, nouages et agencements synergiques temporaires, et mis en évidence de nouveaux régimes.

Esquisse de nouvelles figures synergétiques temporaires. Si pour l'homme, cet *animal politique* (Aristote 330 av. JC), la ville reste le lieu de maximisation des interactions (Claval et Claval 1981), force est de constater que cette *maximisation*, ces *synergies* qui émergent, se conjuguent désormais avec la multitude, le multiple, le poly-, le discontinu et l'hyper-, mais aussi avec l'éphémère et le labile.

- *Tiers-objets polymorphes*. Ce *braconnage* a permis de repérer des *tiers-espaces*, *tiers-temps* et *tiers-objets polymorphes*, mobilisations plurielles, collectifs hybrides, nouveaux assemblages, agencements, configurations et territorialités temporaires et éclatées émergents dans un monde plus ouvert et incertain. Il aboutit à des représentations du monde, des *mondes*⁷ (Descola 2014) qui sont plutôt du côté du « chaos-monde »⁸ (Glissant 2005), des « lucioles » de Pier Paolo Pasolini (1975), de la « multitude »⁹ d'Antonio Negri et Michael Hardt (2004), du « rhizome » de Gilles Deleuze et Felix Guattari (1980), du polycentrique, du souple et du labile dans un environnement en mutation rapide.
- *Formes d'agencements temporaires*. Les formes prises par les différents dispositifs temporaires, qui nécessitent une approche chronotopique et multiscalaire, peuvent être décrites de différentes manières. Ce sont des « agencements » (Deleuze et Guattari 1975) comme arrangements et dispositions, et des « situations » comme « concept spatial et temporel permettant la localisation relative d'un espace par rapport à son

environnement » ; mais également « moment (d'une œuvre littéraire) caractérisé par une ambiance, un climat particuliers ». On peut également parler de *configuration spatio-temporelle* ou de *territorialité temporaire* pour décrire ces occupations.

- *Figure d'archipel et scènes*. De manière encore éclatée mais concomitante, dans différents lieux de la planète, ces agencements synergiques émergents prennent la forme d'un *archipel* en mouvement, voire de *scènes* « associant à la fois un groupe de personnes qui bougent de place en place, les places sur lesquelles elles se déplacent et le mouvement lui-même » (Straw, 2002).
- *Reconfiguration d'imaginaires*. Ces *scènes* à la fois locales et mondiales, mi-territoires et mi-médias, en coévolution, fabriquent des imaginaires géographiques, ces « représentations, images, symboles ou mythes porteurs de sens par lesquels une société ou un sujet se projette dans l'espace » (Dupuy, Puyo, 2014). Elles participent à une reconfiguration individuelle et collective des imaginaires (Durand 1960), ce « substrat de la vie mentale et dimension constitutive de l'humanité » (Souty 2006). Des mises en scène, des mises en récit et des « fictionnalisations » territoriales se déploient. Elles participent à la figure topologique du *nœud borroméen*, qui présentifie « l'intrication, le nouage, l'interrelation entre les trois registres [...] du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel » (Feltz, Lambert 1994).

Encouragées, suscitées ou spontanées, ces nouvelles figures synergétiques éclatées et temporaires obligent à changer de regard, de représentations, pour repenser nos modes de lecture, d'interventions dans la fabrique et la gestion de la ville. L'urbaniste, le géographe et tous les professionnels impliqués dans la fabrique de la ville qui avaient l'habitude des approches verticales et descendantes, du temps long et du territoire profond, du solide et rigide, des murs et des frontières, doivent désormais apprendre à conjuguer avec le transversal et l'ascendant, le temporaire et la proximité, le fragile et le souple, les liens et l'ouverture.

Nouveaux régimes d'habiter. Ces observations des synergies urbaines obligent à penser d'autres modes d'habiter les mondes dans lesquels nous évoluons, et de dessiner la nouvelle « carte du temps » (Ascher, Godard 2003) autour de notions comme la *synchronie*, la *polychronie*, l'*hyperchronie*, l'*hypertopie* mais aussi l'*intermittence*.

- *Nouvelles synchronies*. La flexibilité généralisée des temps sociaux, alliée à la diversification des pratiques à l'intérieur de chaque temps social, conduit naturellement à une fragmentation des modes et des styles de vie, à des désynchronisations et à l'apparition de nouvelles synchronies, « correspondance entre des faits, entre des événements considérés comme simultanés » (CNRTL¹⁰).
- *Habiter polychronique*. Depuis Armand Frémont (1976), nombre de chercheurs ont décrit les nouvelles formes d'« habiter polytopique » (Stock 2006). Le fonctionnement désynchronisé ou désintégré des sous-systèmes sociaux, qu'Harmut Rosa qualifie de fin de la société (2010), est plutôt la fin d'une certaine société. Par rapport à la monochronie moderne d'un temps orienté, la *polychronie*, illustrée par le recours de plus en plus systématique à l'agenda (Boutinet 2014), semble gagner du terrain, sans pour autant totalement la supplanter. C'est ce mode d'organisation également fait de densification de moments et lieux particuliers que nous proposons d'appeler *habiter polychronique*, en ce sens où il propose une simultanéité d'activités et différentes couleurs temporelles sur le même espace.
- *Hyperchronie*. Nous avons proposé d'appeler *hyperchronie* cette structure temporelle de la société et des territoires polychrones (Gwiazdzinski 2012), et cette densification de certains temps, et *hyperchrone* ce type de temps ou de moment densifié et intensifié par de multiples activités, liens, échanges et synergies. La figure de l'hyperchronie propose un subtil alliage entre le calendrier et l'agenda, un mélange entre le temps

présent, phénoménologique, du *hic et nunc*, et le temps de l'agenda, promesses de rendez-vous et de synchronisation. L'hyperchronie est un régime temporel qui nous incite à aménager la tension entre l'éphémère d'un engagement qui nous sollicite et la simultanéité d'une pluralité d'engagements.

- *Hypertopie*. Nous proposons d'appeler *hypertopie* ce processus de densification de lieux par superposition d'activités et de fonctions, par l'articulation d'échelles permise par « l'*everyware* » (Greenfield 2006) et par une augmentation générale du tonus qui peut affecter certains lieux et temps de la métropole, et *hypertopes* ce type de lieux densifiés et intensifiés par de multiples activités, liens, échanges et synergies.

Nouveaux rythmes

- *Rythmes et alternance*. L'hyperchronie et l'hypertopie renvoient naturellement à des moments et à des temps *hypochroniques* et *hypotopiques* de moindre intensité, et obligent à penser le système urbain dans une logique de « rythmanalyse » (Lefebvre 1992), en examinant les configurations changeantes entre temps, espace et énergie, l'alternance de présence et absence, d'apparition et disparition, d'action et inaction selon une structure particulière de *mesure* ou *intervalle*. Si les chronobiologistes nous ont appris que sans rythme, pas de vie (Millet 2003), il peut être dangereux de saturer les espaces et temps urbains et d'imaginer une métropole intense et insoutenable sans ralentissement, sans temps d'arrêt ni espace libre ; une pensée des rythmes et des alternances est donc indispensable.
- *Intermittence*. Il est intéressant de penser le régime de la *ville intermittente* - même s'il s'agit d'une intermittence à haute intensité (Gwiazdzinski 2011)-, pour appréhender la complexité d'un système urbain où l'éclatement des temps sociaux et la multiplication de rythmes individualisés peuvent être compensés par le développement d'événements à intensité et localisation variables, qui permettent de se synchroniser et de faire collectif. Nous faisons de la *ville par intermittence* une figure de la ville réversible, un espace-temps éphémère et cyclique qui permet de vivre et d'expérimenter. Nous formulons l'hypothèse des *synchronies spatio-temporelles* et *agencements synergiques urbains temporaires* comme éléments constitutifs majeurs de la métropole intermittente, à la fois comme *réponses périodiques et temporaires* possibles au besoin de rencontre, de cohésion, d'identité, d'urbanité, et comme moments de lâcher-prise, de réjouissance et de plaisir, lieux temporaires de réarticulation de l'ailleurs et de l'ici, du *je* et du *nous*, du local et du global, de soi et de l'autre... de l'enchantement souhaité et de l'arnaque consentie, à l'échelle des systèmes métropolitains.

Besoins liés

- *Gouvernance temporaire et situationnelle*. Ces évolutions nous renvoient aux modes de gouverner l'éphémère et aux modes de pilotage dans un monde incertain. A l'image des réflexions engagées sur la nuit, « espace vécu, éphémère et cyclique » (Gwiazdzinski 2005), et de l'expérience des *maires de nuit*, ces figures et régimes posent la question de la gouvernance, de la gestion de la ville polychronique et des nouvelles compétences nécessaires à la fabrique urbaine et à la gestion des métropoles. Nous faisons l'hypothèse d'un mode de gouvernance situationnelle et temporaire de ces agencements synergiques.
- *Contrats de confiance territoriaux*. Dans un contexte d'incertitude, face à l'accélération, au caractère éphémère de nombre d'organisations, d'agencements territoriaux, l'approche en termes de synergies oblige à revisiter la proposition d'une « éthique de la communauté » (Morin 2004), en tant que « forme particulière de l'éthique de reliance et de solidarité » (Bolle de Bal 2009). Nous faisons l'hypothèse

de la construction de nouveaux *contrats de confiance* spatio-temporels, fussent-ils à durée limitée et sur des espaces réduits.

- *Nouvelles qualités professionnelles*. L'approche des synergies urbaines impose l'émergence de nouveaux professionnels de la fabrique urbaine capables de susciter ou d'organiser les synergies et de trouver le bon *tempo*. Elle nécessite de nouvelles qualités et compétences : « sérendipiteurs » qui savent « à un certain moment tirer profit de circonstances imprévues » (Van Andel, Bourcier 2008) ; *hackers* inscrits dans l'ère du numérique ; « bricoleurs » et « braconniers » (Certeau 1961) qui connaissent l'art de la ruse ; « ambianceurs » qui mobilisent l'émotion ; *ouvriers* et *créateurs* qui dépassent les bornes ; *pionnier* et *démineur* qui bousculent. Ce sont des *accélérateurs*, des *révélateurs* et des *développeurs* qui vont tester des solutions et des dispositifs ; c'est un « designer » de la métropole, en produisant des images et des représentations du territoire, qui va ensuite conditionner les déplacements des autres ; c'est un passeur, un *colporteur* et un *entremetteur* qui facilite la rencontre entre la métropole et ses habitants ; c'est aussi un *fédérateur* et un *assureur* face aux craintes et incertitudes d'un monde en mutation accélérée.

Vers un alter urbanisme des temps et des liens. Cette approche nécessite de penser l'« architecture temporelle » de la ville (Bonfiglioli 1990) et des territoires comme expression à part entière de la culture urbaine, à la fois agencement des configurations temporelles et art de les imaginer, de les concevoir et de diriger leur réalisation. Au-delà et à travers ces éléments émerge la nécessité de repenser et de projeter un *métabolisme collectif*, d'imaginer de nouvelles formes d'urbanisme qui obligent à repenser le système-ville en termes de flux plus que de stocks, de temps plus que d'espace, de temporaire plus que de définitif, et qui prennent notamment en compte l'éphémère et une culture du temps avec des outils adaptés aux situations de communication riche, à une organisation polychrone car décentralisée et à un mode de planification ouvert.

Il faut repenser les rapports de la cité et de ses usagers aux temps et aux espaces pour construire un *alter urbanisme* à la fois *urbanisme des temps*, défini comme « l'ensemble des plans, organisations des horaires et actions cohérentes sur l'espace et le temps qui permettent l'organisation optimale des fonctions techniques, sociales et esthétiques de la ville pour une métropole plus humaine, accessible et hospitalière » (Gwiazdzinski 2007), *urbanisme temporel et temporaire*, qui s'intéresse aux modes d'occupation partiels des espaces et temps de la ville et aux *calendriers* permettant de coordonner les activités, et *urbanisme reliant*, un design et un *art des liens* (Degros 2017) qui privilégie les interactions plutôt que les frontières. Par cette approche des synergies, des coopérations, des hybridations et des partages, plutôt que par la spécialisation des espaces et le *zoning* issu de la Charte d'Athènes, il est possible de repenser l'urbanisme, pour en faire une science des liens, des déplacements, des flux, des événements et des rendez-vous.

Partant en amont d'une « rythmanalyse », dont Gaston Bachelard (1950) et Henry Lefebvre (1992) avaient bien mesuré les enjeux, il nous faut également développer les outils de représentation spatio-temporelle adaptés, et imaginer une politique qui permette de construire une *eurythmie*, c'est-à-dire de « bons rythmes qui magnifient ensemble, et les uns par les autres, les singuliers et les collectifs » (Michon 2016), et de vivre au sein de multiples couches rythmiques superposées, naturellement en tension. Cette approche permet également d'aborder des notions comme *l'identité et la couleur temporelle* qui caractérisent un lieu dans l'espace et dans le temps et d'établir sa *signature*.

L'esquisse d'une métropole malléable. À travers les premières formes, nouages et enchevêtrements recensés, et à partir des outils et procédures d'un *alter urbanisme* qui restent encore à concevoir dans un contexte de transition, on peut imaginer les contours de la figure de la *ville malléable*, une cité durable que l'on puisse façonner sans qu'elle ne se rompe et qui facilite les synergies.

La malléabilité peut être envisagée à différents niveaux de la fabrique et de la gestion de la métropole, en tenant compte d'enjeux, de pratiques et de besoins évolutifs : élaboration du projet en amont ; réalisation d'un quartier, d'un équipement, d'une habitation ou d'un espace public flexible, adaptable, modulable face aux besoins évolutifs des usagers, et possibilité d'utiliser autrement des infrastructures existantes ou d'assurer le caractère multifonctionnel des espaces.

La ville malléable prend en compte l'évolutivité permanente et multiscalaire des usages qui limite la consommation d'espace et maintienne l'intensité urbaine ; elle permet l'optimisation spatiale par la polyvalence, la modularité et l'usage alterné de l'espace public et des bâtiments à différentes échelles temporelles et spatiales, dans une logique d'intelligence collective.

La réflexion sur la notion de ville malléable nécessite de passer de la notion d'espaces publics, supports de ces transformations, à la notion d'*espaces collectifs*, constitués par l'ensemble des lieux ouverts à tous avec de nouvelles règles pour un usage alterné, collectif, dans le sens de l'hospitalité, de l'urbanité et du développement des échanges. Enfin, la flexibilité et l'adaptabilité nécessitent que l'on affirme des principes pour éviter l'apparition de nouvelles inégalités entre individus, groupes, quartiers et territoires des métropoles polychroniques, et notamment le « droit à la ville » (Lefebvre 1968).

Conclusion, apports et risques

Cette exploration partielle de la notion de *synergie* montre que le concept est une clé de *lecture* et d'*interprétation* intéressante des systèmes urbains, une « ressource à détecter et réactiver au sein des systèmes urbains contemporains » (D'Arienzo, Younès 2017). Cette ressource est déjà mobilisée si l'on fait l'effort de changer de regard, si l'on prend le temps de regarder au-delà des institutions, de se mettre à l'écoute des bas bruits et des signaux faibles de nos sociétés.

Ces mobilisations, collectifs hybrides, nouveaux assemblages, configurations et territorialités temporaires et éclatées, qui émergent derrière le décor institutionnel, confirment le basculement vers un monde plus ouvert et incertain, où des mots, comme improvisation ou sérendipité, prennent un sens.

Le grand public attend généralement du géographe qu'il se prononce quant aux permanences, qu'il dresse un inventaire, cartographie, trace des lignes et dessine les frontières entre un dedans et un dehors. L'approche des systèmes urbains, privilégiée ici à travers la clé de lecture et d'interprétation des synergies, est sans doute déconcertante.

Elle s'est centrée sur le repérage des liens, l'identification des espaces et temps d'échange et d'augmentation, en s'intéressant aussi à l'éphémère et au ponctuel, au « déjà-visible » et à « l'encore-invisible ». Au-delà des réflexions théoriques et prospectives et des mouvements souterrains, mille synchronies spatio-temporelles et agencements synergiques urbains temporaires sont déjà visibles dans l'espace public, formes agiles, temporaires et fragiles d'appropriations urbaines et d'initiatives artistiques, citoyennes, souvent hybrides et *néo-situationnistes*.

Apports, manques et risques. Au-delà des premiers constats, la notion de synergie oblige à s'interroger plus précisément sur les conditions nécessaires pour faire fonctionner ensemble des systèmes, entités et organisations séparées. En l'état de la réflexion, et au-delà des

dynamiques de mobilisation, il reste également à mesurer les *effets éminemment créatifs* souvent revendiqués par les acteurs du design des politiques publiques, de l'innovation ouverte, des *plateaux de créativité* et des mouvements citoyens, et à mettre en œuvre et expérimenter ces dispositifs synergétiques pour des actions pertinentes et déterminantes.

Cette approche nécessite un changement culturel et des outils de représentation qui restent largement à inventer (Drevon, Gwiazdzinski, Klein 2017). A différentes échelles, il nous faudra opérer une démarche de décomposition systémique permettant de repérer les dispositifs et opérations de coordination, de coopération et de *reliance* ; les *espaces* où les faire fonctionner ; les *moments* où ces synergies sont à l'œuvre ; les mécanismes de circulation de l'*information* entre les entités ; la *gouvernance* de ces agencements.

Cette première mise à plat oblige à s'inquiéter des risques d'inégalités entre individus, communautés, organisations, quartiers et territoires de la ville, inégalement dotés, formés et organisés face à une logique d'*auto-organisation* (Allen 1997), de décentralisation, de montée des pouvoirs locaux et d'*empowerment*.

Ouvertures. Dans une approche où la complexité est un mot problème et non un mot solution (Morin 1990), cette première exploration ouvre plus largement sur une série de questions en termes d'observation, d'organisation, de développement, de durabilité, de citoyenneté et d'identité.

Dans une approche chronotopique, elle permet de réfléchir aux figures de l'*intermittence* (Gwiazdzinski 2011) comme une forme temporelle ou un régime particulier de visualité (Gwiazdzinski 2017), au *temporaire* et à l'*archipel* comme forme d'urbanité, *plateaux d'urbanité* et de *synergies*. Elle pose la question de la fin des conflits et des *antagonismes* - ce terme qui est l'opposé de la synergie dans la ville comme *scène* (Straw 2002) - de ces oppositions et dynamiques, ou tout au moins de la question des liens et de l'alternance entre synergie et antagonisme, ordre et désordre. Elle interroge la polyvalence et la modularité des espaces. Elle permet de croiser les préoccupations centrales de développement durable et de créativité en associant d'autres acteurs. Elle permet d'imaginer une « écologie temporelle » (Gwiazdzinski 2007) qui intègre les dimensions sensibles et le confort urbain, et permette de travailler ensemble de manière *conviviale* (Illich 1975). Elle questionne la notion de l'*habiter temporaire*, de l'*habiter mobile*, ou de la *circulation habitable*, et permet d'imaginer d'autres formes - réticulaires, temporelles, temporaires - d'organisation et de gouvernance. Elle oblige à explorer l'idée de « citoyenneté éphémère et situationnelle », d'*hypercitoyenneté augmentée* par les technologies de l'information (Rabin, Gwiazdzinski 2011). Elle pose la question du passage d'une identité d'aires à une identité de traces, d'une *identité territoriale* à une *identité ouverte et situationnelle*. Elle renvoie à la figure de la « créolisation [qui] exige que les éléments hétérogènes mis en relation "s'intervalorisent", [...] sans dégradation ni diminution de l'être » (Glissant 1997). Elle laisse ouverte la question de « l'improvisation » (Soubeyran 2015), des « synchronicités » (Vézina 2001), de la « sérendipité » - « hasard heureux », « état d'esprit à cultiver pour faire des trouvailles » (Van Andel, Bourcier 2008) - de l'imprévu, de l'impondérable inhérent aux systèmes complexes. Les systèmes urbains ont besoin d'air, d'espaces et de temps non saturés, où puissent se déployer les synergies, se développer la *sérendipité*.

Enfin, loin des figures froides et techniques de la smart city, l'approche par la synergie laisse une place à l'humain, à l'informel, voire à l'illégal. Au delà des tentatives d'adaptation à ces évolutions des professionnels de l'urbanisme et des acteurs de la fabrique urbaine - autour notamment des notions d'*urbanisme tactique* ou d'*urbanisme temporaire* -, se déploient des *ruses* et des *détournements* quotidiens qui dérangent les habitudes et les normes d'usage communément reconnues (Gwiazdzinski 2014).

D'autres synchronies vont sans doute émerger de cet « en commun » qui apparaît encore à bas bruit, dans l'horizontalité de la société, et surgit parfois au grand jour à la manière jaillissante des *pop-up*¹¹. Ces agencements synergiques, formes et figures éphémères, plastiques et malléables des métabolismes de transformation des systèmes urbains et de la société, esquissent les contours d'une *géographie situationnelle* de l'ici et du maintenant qui s'intéresse aux spatialités et aux agencements temporaires et discontinus d'un « habiter » qui prend la forme de l'archipel et de l'intermittence. Son déploiement s'appuierait naturellement sur une approche chronotopique complexe des situations, insistant sur l'étude de la synchronie - sans oublier la *diachronie*, la *diatopie* -, des représentations et des imaginaires géographiques. Elle devrait s'ouvrir à des notions comme les *moments*, ces « modalités de la présence » (Lefebvre 2009) et à des postures comme *l'exister* « avoir sa tenue hors de soi » (Maldiney, 1991) permettant de faire l'expérience de la présence en un lieu.

Pour l'homme, tout comme pour le chercheur, cette poursuite d'une approche exploratoire des synergies urbaines dans des systèmes complexes en mutation rapide, requiert une posture de l'ouvert, du réel comme « ce qu'on n'attendait pas » (Maldiney 2007) ; laissant la possibilité d'une « rencontre entre existants, entre êtres, qui se tiennent dans l'ouverture en avant d'eux-mêmes », de « surgissements ».

Bibliographie

- Acosta, A. (2014) : *Le buen vivir. Pour imaginer d'autres mondes*, Paris, Utopia.
- Allen, P. (1997) : *Cities and regions as self-organizing systems: models of complexity*, Amsterdam, Gordon and Breach.
- Alter, N. (2013) : *L'innovation ordinaire*, Paris, PUF.
- Anderson, C. (2012) : *Makers. La nouvelle révolution industrielle*, Londres, Pearson.
- Aristote (333 av. JC) : *La Politique*. I.2.
- Ascher, F., Godard, F. (2003) : *Modernité. La nouvelle carte du temps*, La Tour d'Aigues, L'Aube.
- Augé, M. (1992) : *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la sur modernité*, Paris, Seuil.
- Bachelard, G. (1950) : *La dialectique de la durée* [1936], Paris, PUF.
- Bacque, M.H., Biewener, C. (2016) : *L'empowerment. Une pratique émancipatrice*, Paris, La Découverte.
- Bastien, E., Barbouret, A., Debarge, C., Le Nestour, C. (2013) : *Génération végétale. Ils réinventent le monde*, Paris, Les arènes.
- Bauman, Z. (2000) : *Liquid Modernity*, Cambridge, Polity Press.
- Bailly, A. (1989) : « L'imaginaire spatial, plaidoyer pour une géographie des représentations », *Espaces Temps*, n° 40/41.
- Berdoulay, V., Soubeyran, O. (2002) : *L'écologie urbaine et l'urbanisme*, Paris, La Découverte.
- Bey, H. (1997) : *TAZ. Zone autonome temporaire*, Paris, L'Eclat.
- Blondel, F., Gaulejac, V. de, Taboada-Leonetti, I. (1984) : *La lutte des places*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Bolle de Bal, M. (2003) : « Reliance, déliance, liance : émergence de trois notions sociologiques », *Sociétés*, n° 80.
- (2009) : « Éthique de reliance, éthique de la reliance : une vision duelle illustrée par Edgar Morin et Michel Maffesoli », *Nouvelle revue de psychologie*, n° 8.
- Bonfiglioli, S. (1990) : *l'architettura del tempo*, Milan, Liguori.

- Bourg, D., Arnsperger, C. (2017) : *Ecologie intégrale. Pour une société permacirculaire*, Paris, PUF.
- Boutinet, J.-P. (2014) : *Vers une société des agendas*, Paris, PUF.
- Buckminster Fuller, R. (1969) : *Operating Manual for Spaceship Earth*, Baden, Lars Müller Publishers.
- Burret, A., Duriaux, Y. (2013) : *Manifeste des tiers-lieux opensource*, Movilab.com.
- Burret, A. (2015) : *Tiers-lieux et plus si affinités*, Limoges, FYP.
- Callon, M., Lascoumes, P., Barthe, Y. (2001) : *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, Seuil.
- Castel, R. (2009) : *La montée des incertitudes*, Paris, Seuil.
- Certeau, M. de, (1980) : *L'invention du quotidien. 1 Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- Chalas, Y., Soubeyran, O. (2009) : « Incertitude, environnement et aménagement, quelle rupture ? » [in] Chalas, Y., Vinck, D., Gilbert, C., (éds) : *Comment les acteurs s'arrangent avec l'incertitude*, Paris, Editions des archives contemporaines.
- Claval, P., Claval, F., (1981) : *La logique des villes. Essai d'urbanologie*, Paris, LITEC.
- Clausse, R. (1963), *Les Nouvelles*, synthèse critique, Bruxelles, Institut de sociologie de l'Université libre de Bruxelles.
- Dahan-Gaida, L. (2007) : *Logiques du tiers. Littérature, culture, société*, Besançon, Presses universitaires de France-Comté.
- Dardel, E. (1952) : *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, Editions du CTHS.
- Dardot, P., Laval, C. (2014) : *Commun. Essai sur la révolution au XXI^e siècle*, Paris, La Découverte.
- D'Arienzo, R., Younès, C. (2017) : *Synergies urbaines*, Appel à articles, Laboratoire Gerphau, Ecole nationale supérieure d'architecture de Paris-La-Villette.
- Debord, G., (1967) : *La société du spectacle*, Paris, Buchet/Chastel.
- Degros, A. (2017) : « An inaugural lecture about links, stratagems and the territory », *Graz*, Institut für Städtebau TU Graz, 17 janvier.
- Deleuze, G., Guattari, F. (1975) : *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit.
- (1980) : *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit.
- Dellenbaugh, M., Schwegmann, M., Kip, M., Muller, K. A., Bieniok, M. (éds) : *Urban commons. Moving Beyond State and Market*, Bâle, Birkhauser.
- Descola, P. (2014) : *La composition des mondes*, Paris, Flammarion.
- Dewey, J. (1980) : *Art as experience*, New York, Penguin.
- Dollé, J.-P., (2005) : *Le territoire du rien. Ou la contre-révolution patrimonialiste*, Paris, Lignes.
- Drevon, G., Gwiazdzinski, L., Klein, O. (2017) : *Chronotopies. Lecture et écriture des mondes en mouvement*, Grenoble, Elya.
- Dupuy, L., Puyo, J.-Y. (éds) (2014) : *L'imaginaire géographique. Entre géographie, langue et littérature*, Pau, Presses de l'Université de Pau et des pays de l'Adour.
- Durand, G. (1960) : *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.
- Feltz, B., Lambert, D. (1994) : *Entre le corps et l'esprit*, Liège, Mardaga.
- Festa, D. (2017) : « Les communs urbains. L'invention du commun », *Tracés*, vol. 16 hors série.
- Florida, R., (2002) : *The Rise of the Creative Class. And How it's Transforming Work, Leisure, Community and Everyday Life*, New York, Basic Books.
- Forrester, J.W. (1984) : *Principes des Systèmes*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- Foucault, M. (1984) : « Des espaces autres », *Architecture, Mouvement, Continuité*, n° 5.
- Frémond, A. (1976) : *La région, espace vécu*, Paris, PUF.
- Frérot, O. (2016) : *Solidarités émergentes. Institutions en germe*, Lyon, Chroniques sociales.

- Glissant, E. (2005) : Interview au journal Le Monde republiée le 4 février 2001 http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2011/02/04/pour-l-ecrivain-edouard-glissant-la-creolisation-du-monde-etait-irreversible_1474923_3382.html
- Glissant, E. (1997) : *Traité du Tout-Monde, Poétique IV*, Paris, Gallimard.
- Goffman, E. (1974) : *Les rites d'interaction*, Paris, Editions de Minuit.
- Gravari-Barbas, M. (2009) : « La "ville festive" ou construire la ville contemporaine par l'événement », *BAGF*, vol. 86, n° 3.
- Greenfield, A. (2006) : *The dawning age of ubiquitous computing*, Berkeley, New Riders.
- Gwiazdzinski, L. (2005) : *La nuit dernière frontière de la ville*, La Tour d'Aigues, L'Aube
- Gwiazdzinski, L. (2006) : *Chemins de traverse : la ville dans tous les sens*, [in] Le Floc'h, M. (éd.), *Un élu, un artiste. Mission repérage(s)*, Montpellier, Editions l'entretemps.
- (2007) : *Nuits d'Europe. Pour des villes accessibles et hospitalières*, Belfort, UTBM Editions.
- (2007) : « Redistribution des cartes dans la ville malléable », *Revue Espace, Population, Sociétés* n°2007-3, pp.397-410
- (2009) : « Chronotopies. L'évènementiel et l'éphémère dans la ville des 24 heures », *Bulletin de l'association des géographes français*, vol. 86, n° 3.
- (2011) : « La ville par intermittence : des temps de la fête à un urbanisme des temps », *Cidades, Revista científica*, n° 13.
- (2013) : « De l'hypothèse de réversibilité à la ville malléable et augmentée. Vers un néo-situationnisme », [in] Scherrer, F., Vanier, M. (éds), *Villes, territoires, réversibilités*, Paris, Hermann.
- (2014) : « Eloge de la ruse dans les espaces publics. Les pistes d'un urbanisme frugal » [in] Degros, A., De Cleene, M. (éds), *Bruxelles à la (re)conquête de ses espaces. L'espace public dans les contrats de quartiers durables*, Bruxelles, Région Bruxelles capitale.
- (2014) : « Néo-situationnisme artistique dans l'espace public », *Stradda*, n° 34.
- (2015) : « Des tramways nommés désirs. Entre design et urbanisme fictionnel des réseaux de transport », *Métropolitiques*, 13 février.
- (2015) : « Le design territorial nouvelle frontière de l'action publique », [in] Sherrer P. (éds), *Chantiers ouverts au public*, Paris, La documentation française, pp.468-482
- (2016) : « Nouvelles utopies du faire et du commun dans l'espace public », *Urbia* n° 19.
- (éd.) (2016) : *L'hybridation des mondes*, Grenoble, Elya.
- (2016) : « Petite fabrique géo-artistique des espaces publics et des territoires », *L'Observatoire des politiques culturelles*, n° 48.
- (2017) : « Nuit debout. Première approche du régime de visualité d'une scène nocturne », *Imaginations*, vol. 7, n° 2.
- (2017) : « Nouvelles explorations urbaines. Entre protocoles géographiques et néo-situationnisme », [in] Caritoux, N., Villard F. (éds), *Nouvelles psychogéographies*, Sesto San Giovanni, Editions Mimésis.
- Hannerz, U. (1983) : *Explorer la ville. Eléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Editions de Minuit.
- Harvey, D. (2012) : *Rebel Cities. From the right to the city to the urban revolution*, New York, Verso.
- Hein, F. (2012) : *Do It Yourself. Autodétermination et culture punk*, Congé-sur-Orne, Le passager clandestin.
- Illich, Y. (1975) : *La convivialité*, Paris, Points.
- Jaglin, S. (2005) : *La participation au service du néolibéralisme ? Les usagers dans les services d'eau en Afrique subsaharienne*, [in]
- Bacqué, M.-H., Rey, H., Syntomer, Y. (éds) : *Gestion de proximité et démocratie participative. Une perspective comparative*, Paris, La Découverte.

- Jung, C. G. (1988) : *Synchronicité et Paracelsica*, Paris, Albin Michel.
- Keen, A. (2008) : *Le culte de l'amateur*, Paris, Scali.
- Klein, A., Camus, C., J., Jetté C., Champagne, C., Roy, M. (éds) (2016) : *La transformation sociale par l'innovation sociale*, Québec, PUQ
- Landry, C., Bianchini, F. (1995): *The Creative City*, Londres, Demos.
- La Rocca, F. (2012): « Urban Climatology. A Phenomenological Perspectives on the Postmodern City », *Secessio*, vol. 1, n° 1.
- Lefebvre, H. (1961) : *La somme et le reste*, Paris, Anthropos.
- (1968) : *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos.
- (1992) : *Eléments de rythmanalyse*, Paris, Syllepse.
- Le Galès, P. (2003) : *Le retour des villes européennes. Sociétés urbaines, mondialisation gouvernement et gouvernance*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Lévi-Strauss, C. (1962) : *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Lipovetsky, G., Serroy, J. (2013) : *L'esthétisation du monde. Vivre à l'âge du capitalisme artiste*, Paris, Gallimard.
- Lordon, F. (2013) : *La société des affects. Pour un structuralisme des passions*, Paris, Seuil.
- Maldiney, H. (2003): *Art et existence*, Paris, Klincksieck.
- Michon, P. (2007) : *Les rythmes du politique*, Paris, Prairies ordinaires.
- (2016) « L'eurythmie comme utopie urbaine », *Rhuthmos*, 13 septembre.
- Millet, B. (2003) : *L'homme dans la ville en continu*, in Gwiazdzinski, L. (éd.), *La ville 24h/24*, La Tour d'Aigues, L'Aube.
- Morgan, D. (2005): *The Sacred Gaze: Religious Visual Culture in Theory and Practice*, Berkeley, University of California Press
- Morin, E. (2004) : *Éthique. La méthode, tome 6*, Paris, Seuil.
- Morin E. (1990) : *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Editions Complexes.
- Mückenberger, U., Boulin, J.-Y. (2002) : *La ville à mille temps*, La Tour d'Aigues, L'Aube.
- Naess, A. (2008) : *Écologie, communauté et style de vie*, Paris, Éditions MF.
- Negri, A., Hardt, M. (2004) : *Multitude : guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, Paris, La Découverte.
- Oldenburg, R. (1989): *The Great Good Place*, Boston, Da Capo Press.
- Ostrom, E. (1990): *Governing the Commons: The Evolution of Institutions for Collective Action*, New York, Cambridge University Press.
- Paquot, T. (2001) : *Le quotidien urbain*, Paris, La Découverte.
- Park, R. E., Burgess, E. W., McKenzie, R. D. (1984) : *The City*, Chicago, University of Chicago Press.
- Pasolini, P. (1975) : « Il vuoto del potere in Italia », *Corriere della sera*, 1^{er} février 1975.
- Porter, M. (1998): *On competition*, Boston, Harvard Business Review Books.
- Pumain, D., Sanders, L., Saint-Julien, T. (1989) : *Villes et auto-organisation*, Paris, Economica.
- Rabin, G., Gwiazdzinski, L. (2011) : « Les défis de la citoyenneté augmentée », *Libération*, 23 février 2011.
- Radjou, N., Prabhu, J., Ahuja, S. (2012): *Jugaad Innovation. Think Frugal, Be Flexible, Generate Breakthrough Growth*, Hoboken, Jossey Bass Publishers. .
- Raynaud, M., Wolff, P. (2009) : *Design urbain. Approches théoriques*, Toulouse, Trames.
- Ramonet, I., Decornoy, J., Brie, C. de (éds) (1991) : « La ville partout, partout en crise », *Manière de voir. Le Monde diplomatique*, n° 13.
- Roberts, A. F. (2013) : « Citoyennetés visuelles en compétition dans le Sénégal contemporain », in Diouf, M., Fredericks, R. (éds.), *Les arts de la citoyenneté au Sénégal*, Paris, Karthala.
- Rosa, H. (2010) : *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte.
- Rosnay, J. de (1975) : *Le microscope. Vers une vision globale*, Paris, Seuil.

- Sennet, R. (2010) : *Ce que sait la main. La culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel.
- Soubeyran, O. (2015) : *Pensée aménagiste et improvisation*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines.
- Souty, J. (2006) : « Gilbert Durand, la réhabilitation de l'imaginaire », *Sciences humaines*, n° 176.
- Stock, M. (2006) : « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*, 26 février 2006
- Straw, W. (2002) : « Scenes and Sensibilities », *Public* n° 22/23.
- Van Anel, P., Bourcier, D. (2008) : *De la sérendipité. Leçons de l'inattendu*, Chambéry, Act Mem.
- Vézina, J.-F. (2012) : *Danser avec le chaos*, Paris, Editions de l'Homme.
- (2001) : *Les hasards nécessaires. La synchronicité dans les rencontres qui nous transforment*, Paris, Editions de l'Homme.
- Viard, J. (1994) : *La Société d'archipel ou les Territoires du village global*, La Tour d'Aigues, L'Aube.
- Vivant, E. (2009) : *Qu'est-ce que la ville créative ?* Paris, PUF.
- Von Hippel, H. (2005) : *Democratizing Innovation*, Cambridge, MIT Press.
- Wachter, S. (2000) : *La ville contre l'Etat*, Paris, Belin.
- Wunenberger, J.-J. (2006) : *L'Imaginaire*, Paris, PUF.
- Younès, C., Goetz, B. (2010) : « Mille milieux », *Le Portique*, n° 25.

¹ Larousse, <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/ressources/68739>

² Terme proposé par Paul Crutzen en 2002, Prix Nobel de chimie, de plus en plus employé pour désigner une nouvelle ère géologique, résultante des actions humaines sur l'environnement mondial : perte de biodiversité, changement climatique, érosion des sols... Voir : <http://www.dictionnaire-environnement.com>

³ http://wiki.remixthecommons.org/index.php/Atlas_des_chartes_des_communs_urbains

⁴ Séminaire *La ville foraine*, 25 septembre 2009, Pôle des arts urbains, Saint-Pierre-des-Corps.

⁵ <http://villededemain.grenoble.fr>

⁶ <http://www.reinventer.paris>

⁷ Au sens de Philippe Descola, où chaque individu compose un monde qui lui est propre, mais qui empiète en partie sur le monde d'autres individus. C'est le chevauchement des mondes d'un grand nombre d'individus, ce qu'on appelle habituellement une culture, qui va donner une cohérence à tous ces mondes particuliers.

⁸ Comme « choc actuel de tant de cultures qui s'embrasent, se repoussent, disparaissent, subsistent pourtant, s'endorment ou se transforment, lentement ou à vitesse foudroyante : ces éclats, ces éclatements, dont nous n'avons pas commencé de saisir le principe ni l'économie et dont nous ne pouvons pas prévoir l'emportement. Le Tout-monde, qui est totalisant, n'est pas (pour nous) total ».

⁹ Comme « ensemble de singularités conservant leurs différences et néanmoins capables de penser et d'agir en commun ».

¹⁰ Portail lexical du Centre national de ressources textuelles et lexicales, accessible en ligne : <http://www.cnrtl.fr>

¹¹ « Création qui permet un effet à l'ouverture qui surprend et attire l'attention du destinataire » (Encyclopédie illustrée du marketing, en ligne) <https://www.definitions-marketing.com/definition/Pop-up>

(*) **Luc Gwiazdzinski est géographe.** Enseignant en aménagement et urbanisme à l'Université Joseph Fourier de Grenoble (IGA), il est responsable du Master Innovation et territoire et Président du Pôle des arts urbains. Chercheur au laboratoire Pacte (UMR 5194 CNRS) associé au MoTU (Université Bicocca et Politecnico de Milano) et à l'EREIST (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), il oriente des enseignements et ses recherches sur les questions de mobilité, d'innovation métropolitaine et de chrono-urbanisme. Expert européen, il a dirigé de nombreux programmes de recherche, colloques internationaux, rapports, articles et ouvrages sur ces questions : *Urbi et Orbi. Paris appartient à la ville et au monde*, 2010, L'Aube ; *Nuits d'Europe*, 2007, UTBM ; *Périphéries*, 2007, L'harmattan ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2005, l'Aube ; *Si la ville m'était contée*, 2005, Eyrolles ; *La nuit en questions* (dir.), 2005, l'Aube ; *La ville 24 heures /24*, 2003, L'Aube. Il a également dirigé une agence des temps et des mobilités, une agence de développement et une agence d'urbanisme et développement durable.

Citer l'article :

GWIAZDZINSKI L., 2018, « **Synchronies et agencements synergiques temporaires. Formes et figures d'un métabolisme collectif** », in D'ARIENZO R., YOUNES C., *Synergies urbaines*, Genève, Métis Press, pp.89-121

Contact :

luc.gwiazdzinski@univ-grenoble-alpes.fr